
Le rôle des universités américaines dans la diffusion de la culture francophone en Amérique du Nord

Robert Schwartzwald
American Council for Quebec Studies
University of Massachusetts, Amherst

Comment juger de l'étendue des études francophones dans les établissements d'enseignement supérieur aux États-Unis ? La réponse à cette question dépend autant de la définition du champ qu'on se donne que de l'interprétation qu'on fait des données quantitatives. Parler de la diffusion de la culture « francophone » nord-américaine aux États-Unis oblige à tenir compte d'une pléthore de programmes et d'orientations, parfois complémentaires, souvent contradictoires.

LA PERCEPTION DES ÉTUDIANTS FRANCO-AMÉRICAINS

En tant que professeur rattaché à la principale université d'État du Commonwealth of Massachusetts, je suis confronté quotidiennement à ces complémentarités et à ces contradictions. J'ai, dans mes cours, des étudiants nommés Brault, Boulanger, Lévesque qui parlent peu ou pas du tout le français. C'est la langue de leurs grands-parents qu'ils sont parfois incités à apprendre comme s'ils étaient poussés par une force intérieure ; presque toujours, ils avoueront avoir entendu quelques mots du *French-Canadian*, mais il leur est impossible de concevoir que ce parler ait quelque chose à voir avec ce que l'on enseigne à l'« université » !

Cette situation, qui se répète d'une année à l'autre, me laissait perplexe au début, mais j'ai appris à l'accepter en la tenant pour symptomatique de l'histoire difficile des Franco-Américains du Northeast. Dans un premier temps, j'ai pris conscience des liens historiques entre le Québec et la Nouvelle-Angleterre, surtout à travers ces témoins silencieux des grandes migrations du passé que sont les manufactures de textile qui dominent toujours les paysages urbains de nombreuses villes de ma région¹. Aujourd'hui, on apprécie ces édifices pour leur beauté architecturale et pour la solidité de leurs matériaux ; avant que la récession n'ait frappé le Nord-Est américain, on en a converti plusieurs en condominiums de luxe !

La grande crise des années 1930 et la mobilité géographique qu'a engendrée l'entrée des États-Unis dans la Deuxième Guerre mondiale ont mis fin à l'intégrité des Petits Canadas où vivaient les immigrants qui travaillaient dans ces manufactures. La vie francophone a connu un épanouissement extraordinaire au cours des premières décennies du XX^e siècle : associations fraternelles, établissements de crédit et corporations ouvrières, écoles et hôpitaux, cercles littéraires et musicaux, quotidiens et revues, et elle a laissé une littérature marquée d'un réalisme urbain ; les manifestations culturelles de ces communautés ont été nombreuses. Leur dynamisme était tel que, à la fin du dernier siècle et au début du XX^e, plusieurs porte-parole canadiens-français des deux côtés de la frontière sont allés jusqu'à préconiser soit l'annexion du Québec aux États-Unis, soit la création d'une nouvelle république francophone et catholique qui aurait englobé la Nouvelle-Angleterre, le Québec et les territoires limitrophes francophones de l'Ontario et des Provinces maritimes ! Si, aujourd'hui, on s'étonne de l'audace, voire de la folie, de telles idées, il importe de rappeler qu'à l'époque le *New York Times* les estimait suffisamment dangereuses pour les condamner dans un éditorial² !

-
1. Ma véritable initiation à la culture et à l'histoire des Franco-Américains a eu lieu à la suite d'une invitation que j'ai reçue à préparer une conférence pour le vernissage d'une exposition de photographies d'Ulrich Bourgeois, né au Québec mais domicilié la plus grande partie de sa vie à Manchester (New Hampshire). Voir Schwartzwald (1987).
 2. Pour un exposé fascinant sur les propos des « impérialistes » canadiens-français de l'époque, voir LeBlanc (1985).

Affirmer que la communauté franco-américaine du Nord-Est n'a fait que parcourir le chemin commun à tout le *middle America*, qu'elle a subi, à son tour, les processus connexes de l'assimilation et de la folklorisation de la culture, c'est aller trop vite et refuser de faire les distinctions qui s'imposent lorsqu'on veut évaluer la situation de la culture franco-américaine dans le milieu universitaire.

Examinons, à titre de comparaison, le cas de l'étudiant franco-américain et celui de son homologue italo-américain en prenant en considération les représentations culturelles auxquelles chacun peut s'identifier. L'Italo-Américain, même s'il est américain de troisième ou de quatrième génération, est habituellement invité à se réclamer de la culture de l'Italie dans les établissements d'enseignement supérieur. Même si ses origines ancestrales remontent aux régions méridionales et défavorisées de cette péninsule unifiée, l'étudiant aura toute liberté de s'identifier à la grande tradition de la culture italienne et il sera même invité à le faire; les immigrants récents réclameront comme la leur la littérature d'un Calvino, d'un Levi ou des écrivains italiens qui séjournent souvent aux États-Unis. Enfin, l'«ethnicité» italo-américaine est valorisée, et non seulement en dehors de l'université, à travers les films et les émissions de télévision; assez souvent, ces manifestations mêmes de son identité deviendront objets d'étude dans les cours de *popular culture* et de cinéma.

En revanche, pour un Franco-Américain, le problème est plus complexe: en premier lieu, si on convient que sa «mère patrie» est le Canada, il devient minoritaire dans ses origines mêmes, car le Canada pour un Américain est un territoire où le français a surtout valeur de *curiosité*, dans le sens le plus touristique du terme! Et le Québec reste encore une *province* dont le statut comme sujet d'étude est loin d'être établi. La «mère patrie» des Franco-Américains ne serait «ni pays, ni patrie» pour les instances universitaires qui accordent la consécration culturelle.

Malheureusement, les autres modèles de valorisation culturelle ne sont guère plus favorables aux Franco-Américains. Contrairement aux étudiants et aux professeurs latino-américains qui participent à la lutte de toute une population à l'échelle continentale pour la reconnaissance de son apport à la société étasunienne et contrairement à certains

immigrants qui se trouvent valorisés grâce à leur statut encore récent d'exilés ou de persécutés, les Franco-Américains se heurtent à une difficulté de taille : coupés de la France par l'intermédiaire du Canada, où leurs ancêtres avaient passé quand même deux bons siècles, et établis depuis trop longtemps aux États-Unis pour être véritablement des immigrés, les points de repère leur manquent tant au sein des réseaux universitaires traditionnels que parmi les forces « progressistes » de la « diversité ».

Depuis un quart de siècle, la diffusion de la culture francophone née des grandes migrations canadiennes connaît, il est vrai, un certain progrès grâce à la mise en valeur de l'*ethnicité* comme composante de l'identité américaine. Dans les années 1980, des cours et une programmation variée sur l'histoire de la communauté franco-américaine ont vu le jour, comme la *Franco-American and Québec Heritage Series* à l'Université de l'État de New York à Albany. Cette initiative fut soutenue par le National Endowment for the Humanities qui respectait ainsi son mandat de reconnaître la diversité culturelle aux États-Unis. De même, plusieurs Humanities Foundations des États du Nord-Est ont accordé, au cours de cette décennie, des subventions aux universitaires qui s'engageaient dans des projets d'histoire orale et de documentation photographique. En Louisiane, les universités d'État jouent un rôle important dans la valorisation et la diffusion de la culture francophone, dans ses aspects tant historiques que contemporains. Elles fournissent en outre un soutien précieux à ceux qui entreprennent d'enseigner le français et la culture des francophones louisianais dans les écoles primaires et secondaires. À ces manifestations d'intérêt pour la culture francophone s'ajoutent des recherches, comme celles sur les anciennes seigneuries de la Nouvelle-France sur les bords du lac Champlain, qui se poursuivent à l'Université du Vermont, ainsi que des thèses de doctorat, comme celle sur la journaliste et romancière Camille Lessard-Bissonnette qu'a soutenue récemment Janet Lee Shideler (1991).

Cela dit, il faut constater qu'à l'exception de quelques programmes exemplaires, comme celui de l'Institut français dirigé par Claire Quintal au Collège de l'Assomption (Worcester, Massachusetts) et celui de l'Université du Maine à Orono, la diffusion de la culture franco-américaine à travers les établissements d'enseignement supérieur a un avenir moins assuré que celle des autres cultures ethniques qui peuvent

compter sur une certaine stabilité à cet égard. Si la culture des francophones des États-Unis fait parfois l'objet d'un examen sommaire dans le cadre d'un cours portant sur la *francophonie*, vocable utilisé pour englober toutes les zones ayant eu un rapport colonial avec la France, la problématique principale dans ce type de cours est liée à la colonisation et à la décolonisation du continent africain et des Antilles. Puisqu'il s'agit de considérer toutes les grandes questions dans cette optique, y compris celle de l'utilisation du français, la spécificité du vécu franco-américain s'accommode mal à cette approche.

LE PROGRÈS DES ÉTUDES QUÉBÉCOISES DANS LES UNIVERSITÉS AMÉRICAINES

Qu'en est-il, alors, des *études canadiennes-françaises*? Souvent, le fait de ranger sous cette appellation l'étude du fait français au Canada et même dans la « diaspora » américaine traduit une tendance à privilégier le côté *traditionnaliste* d'une ethnie. En revanche, les efforts pour promouvoir les études *québécoises*, qu'elles soient insérées ou non dans un programme d'études canadiennes, sont d'une importance primordiale pour la diffusion de toutes les expressions culturelles de la francophonie en Amérique du Nord. Il peut paraître paradoxal que le fait de choisir le Québec comme sujet d'étude soit le meilleur moyen pour les autres francophones d'Amérique du Nord d'être pris en compte dans les études universitaires. Or, sans cette légitimation d'une « mère patrie », il est douteux que leur présence se manifeste autrement que de façon marginale.

Malgré les difficultés qu'éprouvent ceux et celles qui veulent enseigner et faire de la recherche sur le Québec dans les universités américaines, le bilan de leurs efforts n'est pas négatif. J'espère, au contraire, démontrer combien les études québécoises ont progressé depuis une quinzaine d'années. Toutefois, il faut reconnaître que, dans leur ensemble, les *area studies* ont été difficiles à implanter aux États-Unis; même aujourd'hui, on assiste à une contre-offensive organisée de la part des intellectuels conservateurs qui s'attaquent à l'existence même de champs aussi vastes que les *Women's Studies* et les *African-American Studies*, sans parler des *Québec Studies*. Ce dernier champ d'études a toujours eu ses adversaires au sein des départements de

français, à l'intérieur desquels il s'est développé dans la plupart des cas, mais où la culture et la littérature québécoises occupent une place mineure dans les programmes. Souvent, les Franco-Américains eux-mêmes ont adopté des attitudes désobligeantes à l'égard de la *langue canadienne*. Traumatisés, il ne faut pas l'oublier, par les offensives assimilatrices de l'Église catholique dans le Nord-Est américain, ils n'étaient pas en mesure de résister à cette dévalorisation.

Enfin, il faut avouer que les transformations qu'a connues le Québec depuis les années 1960 ont provoqué le malaise sinon la méfiance chez les traditionnalistes de la communauté franco-américaine. Aussi, pour des raisons souvent diamétralement opposées – honte du passé et méfiance quant au virage séculier et moderniste du Québec contemporain –, ce n'est pas nécessairement dans la communauté franco-américaine que l'on trouvera l'intérêt le plus vif envers la culture québécoise actuelle aux États-Unis, même s'il est vrai que certains jeunes essaient d'effectuer un rapprochement avec le Québec contemporain pour appuyer un processus de renouveau communautaire.

La diffusion de la culture québécoise aux États-Unis est de plus en plus l'affaire des jeunes savants qui ont « découvert » le Québec non à cause d'un lien de parenté, mais plutôt en raison de l'intérêt intrinsèque de diverses manifestations de sa culture dans le sens le plus large du terme. Il se peut que leurs prédécesseurs aient été non seulement les éminents sociologues Hughes et Miner, mais aussi la professeure Marine Leland, Américaine éduquée à Québec et amie de bien des écrivains québécois de son époque. Mme Leland a été la première à donner un cours de « civilisation canadienne-française » aux États-Unis ; c'était dans la région où j'enseigne, au Smith College à Northampton (Massachusetts) durant la Deuxième Guerre mondiale. Pendant l'occupation de la France (1940-1944), Marine Leland a pris les fonds de la bibliothèque de son collègue qui étaient normalement consacrés à l'acquisition de livres français et les a assignés à l'achat de livres canadiens. Elle a pu ainsi rassembler une impressionnante collection de livres anciens sur la Nouvelle-France ainsi qu'une vaste collection d'ouvrages québécois modernes.

Aujourd'hui aux États-Unis, on donne des cours sur le Québec en sciences sociales comme en littérature. De plus en plus, on intègre aux

textes d'apprentissage de la langue française du matériel pédagogique portant sur le Québec, alors qu'auparavant on refoulait les données sur le français du Québec au 25^e chapitre, qu'on avait rarement le temps d'aborder à l'intérieur des limites d'un trimestre de 14 semaines ! Dans les congrès des sociétés savantes nationales et régionales américaines, des communications sur le Québec, voire des séances entières, ne font plus exception. La principale société savante consacrée aux études québécoises, l'American Council for Québec Studies (ACQS), a vu le nombre de ses membres grimper de 17, il y a 12 ans, jusqu'à 450 en 1992 ! À ses congrès biennaux, c'est maintenant la norme de prévoir une quarantaine de séances réunissant plus d'une centaine de communications sur un vaste éventail de sujets. De plus en plus, les universitaires québécois et canadiens participent à ces congrès de leur propre initiative et sur une base d'échange ; on y parle *avec*, et non plus *à* ses collègues américains. Quant à la revue *Québec Studies*, publiée par cette société savante, on la trouve actuellement dans bien des bibliothèques au Canada et aux États-Unis, et ses dossiers, par exemple celui sur la rétrospective du cinéma québécois des années 1980 ou encore celui sur la crise d'octobre de 1970, ont été jugés excellents. On a su, dans la préparation de ces dossiers, marier habilement les contributions des spécialistes et des intervenants québécois et les meilleures recherches des universitaires américains. Deux autres sociétés savantes, l'Association for Canadian Studies in the United States (ACSUS) et le Conseil international d'études francophones (CIEF), consacrent, elles aussi, une partie importante de leurs congrès et de leurs publications aux études québécoises. On peut encore lire des articles scientifiques sur le Québec dans une vaste gamme de revues spécialisées, sans parler des numéros spéciaux consacrés au Québec.

Par ailleurs, les programmes voués à la formation des chercheurs et des enseignants américains jouent un rôle important dans le développement des études québécoises aux États-Unis. À titre d'exemple, il y a le *Québec Summer Seminar* de l'Université de l'État de New York à Plattsburgh. Chaque été, un groupe d'universitaires sélectionnés passe une dizaine de jours à Montréal et à Québec où ils assistent aux conférences et aux causeries données par des spécialistes universitaires et des personnalités québécoises représentant divers secteurs : gouvernement, entreprise privée, monde du travail, industries culturelles, etc.

Ce programme a déjà permis l'initiation de plusieurs dizaines d'universitaires américains à l'étude du Québec, certains d'entre eux étant même devenus des chercheurs parmi les plus respectés dans le champ des études québécoises. Pour leur part, les gouvernements du Québec et du Canada offrent des bourses de perfectionnement et de recherche aux universitaires américains. Ces bourses sont destinées à promouvoir le développement de cours consacrés entièrement ou partiellement à l'étude du Québec et du fait français au Canada ainsi qu'à la publication d'articles, de monographies et d'anthologies.

BILAN D'UNE ENQUÊTE

Grâce à une étude réalisée par l'American Council for Québec Studies au cours de l'année universitaire 1989-1990, il est maintenant possible de mieux préciser l'étendue des études québécoises aux États-Unis. Avec un taux de réponse de plus de 30 %, cette étude a une valeur statistique indéniable. Ont été consultés des membres des principales sociétés savantes américaines dont nous avons déjà parlé (ACQS, ACSUS, CIEF) ainsi que d'anciens participants au *Québec Summer Seminar*. Les résultats révèlent que les études québécoises sont bien représentées dans les programmes des établissements d'enseignement supérieur américains, depuis les *colleges* qui n'offrent que des diplômes de premier cycle jusqu'aux universités où l'on peut rédiger une thèse de doctorat. Un peu plus du tiers des répondants donnent un cours qui traite exclusivement du Québec, alors que, pour la moitié d'entre eux, le Québec est pris en compte dans le contexte de la francophonie mondiale. Environ 16 % des répondants ont participé déjà à la direction d'un mémoire de maîtrise ou d'une thèse de doctorat portant sur le Québec.

C'est la littérature qui constitue de loin le principal champ de spécialisation des répondants ; elle l'est dans un tiers des cas. Pourtant, il est remarquable de constater que plus de la moitié des répondants sont spécialisés en sciences sociales (sciences politiques, économique, géographie, histoire...), ce qui contredit la tendance voulant que les études québécoises aient leur assise exclusive en lettres³. Autre fait

3. Si l'on se souvient du rôle important joué par Hughes et Miner, par exemple, il est surprenant de constater que la sociologie ne serait la spécialisation que de 4 % des

intéressant, tandis que 70 % des spécialistes en littérature ont déjà publié sur le Québec, moins d'un quart d'entre eux disent que leurs cours de littérature québécoise sont intégrés à un programme ou à une spécialisation (*major*) en études québécoises. Deux interprétations sont possibles : ou bien cela confirme que souvent le seul cours donné sur le Québec dans un établissement porte sur sa littérature (il y aurait alors absence de programme sur le sujet ou d'une *major* prenant en compte cet aspect), ou bien les spécialistes en littérature rencontrent plus de résistance de la part de leurs collègues en ce qui concerne l'intégration des études québécoises à un programme de cours pluridisciplinaire.

Il est intéressant de noter comment l'optique dans laquelle la question du Québec est abordée change selon le champ d'études ; ainsi, en sciences politiques, c'est généralement dans un cours sur le Canada que l'on étudiera « la question du Québec » de même que les institutions gouvernementales québécoises ; en histoire, on consacre souvent des cours entiers à l'époque coloniale et même au XIX^e siècle préconfédéral. Dans le domaine des communications, le Québec et le Canada sont souvent comparés aux pays de l'Amérique latine ou de l'Europe quant à leurs politiques de production et de diffusion. L'intérêt manifesté actuellement aux États-Unis pour les questions du bilinguisme et de la variation linguistique font que le Québec, ou plus précisément le français du Québec, est étudié par les linguistes et les sociolinguistes. Cependant, ces derniers semblent hésitants à s'identifier aux études québécoises en tant que *area study*, phénomène que l'on observe également auprès des chercheurs en sciences de l'administration⁴.

répondants. Comme le disent très justement Gill et Kissner (1990, p. 12) : « The dearth of sociologists is especially striking given the significant « Québec presence » in that discipline in the 1930s and 1940s, when research on Québec in other social science disciplines was still all but unknown. »

4. « In general, most business professors view area-studies programs as being based in the humanities and social sciences, as indeed most have been. The result is a vicious circle in which even those whose courses or research are focused on a particular country or geographic area have not perceived themselves as being involved in area studies. Accordingly, they tend not to participate in traditional area studies programs or be affiliated with area studies organizations like the ACQS. Unfortunately, this perception by business professors has sometimes been reinforced by a perception on the part of many of the humanists and social scientists who usually dominate area studies programs that the study of business is irrelevant to these programs » (Gill et Kissner, 1990, p. 17).

LA PLACE DES ÉTUDES QUÉBÉCOISES

La situation que nous venons de décrire pose le problème des modalités institutionnelles des études québécoises dans les universités et collèges américains. Les programmes d'études québécoises sont fort développés au premier cycle surtout dans les universités situées dans les États limitrophes du Québec, dont l'Université de l'État de New York à Plattsburgh, l'Université du Maine à Orono et l'Université du Vermont à Burlington. Or, le plus souvent, c'est dans le cadre d'un programme pluridisciplinaire d'études canadiennes qu'on trouve les cours sur le Québec. Les centres d'études canadiennes offrent aux étudiants une programmation complémentaire, qui comprend des conférences, des festivals du film et des excursions pédagogiques au Québec. Même si une spécialisation en études canadiennes n'est pas en soi un laissez-passer adéquat pour ceux et celles qui envisagent de faire carrière dans le milieu universitaire américain, elle peut mener à des ouvertures professionnelles dans bien des secteurs, surtout si elle est articulée ou combinée avec une spécialisation dans une discipline traditionnelle, comme les sciences politiques ou les lettres.

Il reste deux questions auxquelles j'ai porté une attention particulière car elles renseignent sur la formation des futurs spécialistes et chercheurs en études québécoises aux États-Unis. Seulement un quart des répondants disent s'être intéressés aux études québécoises avant le début de leur carrière professionnelle (champ de recherche ou sujet de mémoire ou de thèse), alors que la vaste majorité d'entre eux s'y sont initiés grâce aux recherches entreprises une fois embauchés, soit à travers la préparation d'un cours, soit par leur participation à un programme spécial comme le *Québec Summer Seminar*, soit par le fait qu'ils ont reçu une bourse de perfectionnement ou de recherche. Les statistiques révèlent également que ces participants et boursiers persistent dans la recherche, même s'il leur est impossible de donner des cours sur le Québec dans leurs établissements. Par conséquent, l'existence des programmes d'incitation destinés aux professeurs demeure un facteur d'une grande importance, même si l'on espère que l'enracinement progressif de la recherche et des cours facilitera le contact avec les études québécoises pour les étudiants d'aujourd'hui et de demain.

Enfin, on ne soulignera jamais assez le rôle de l'apprentissage du français dans la productivité des chercheurs en études québécoises. Alors que le français est la langue maternelle du quart des répondants, près de 50 % d'entre eux ont eu leur premier contact avec la langue à l'école. En revanche, 15 % seulement ont commencé à apprendre le français au cours du premier cycle universitaire et 7 % au cours de leurs études supérieures. Alors, si l'intérêt pour les études québécoises amène très souvent une certaine réorientation professionnelle (qui souvent n'est pas sans heurts pour ceux et celles qui l'entreprennent), cela est quand même l'affaire de professeurs qui, pour la plupart, manifestaient une sympathie pour la culture d'expression française dès leur jeunesse, sinon leur enfance. Évidemment, la connaissance du français est plus grande chez les spécialistes en littérature et en langue ; par contre, c'est chez les spécialistes en sciences sociales que l'on remarque la corrélation la plus nette entre le niveau du français, d'une part, et la recherche et la fréquence des publications, d'autre part. C'est pourquoi les auteurs du rapport recommandent que des cours d'immersion destinés aux spécialistes en sciences sociales soient offerts au Québec⁵.

REGARD SUR LES ÉTUDES LITTÉRAIRES

Pour compenser quelque peu l'aspect statistique de ce survol, je mettrai maintenant l'accent sur les études littéraires, domaine qui m'est le plus familier. Comme je l'ai déjà noté, la possibilité d'enseigner la littérature québécoise, ou même canadienne d'expression française, va souvent de pair avec la diffusion des études francophones (Antilles, Sahel, Maghreb, etc.) dans leur ensemble. Hélas, il reste encore trop d'établissements pour qui même un seul cours global – et superficiel – sur la francophonie est un « luxe » que l'on s'offrira de temps à autre.

5. « Reading and oral comprehension are the most important tools (at least in the short run) for social science or business professors and others with a serious research and teaching interest in Québec, as evidenced in the fact that it is in these areas that most of those social science respondents who have developed a facility in French are the strongest. [T]here would be considerable utility in the development of a summer French immersion program focusing on the acquisition of reading as the primary skill, to be followed by oral comprehension and speaking, on a Québec university or CEGEP campus » (Gill et Kissner, 1990, p. 14).

On se réjouit donc chaque fois qu'un établissement abandonne sa réserve et décide de proposer un éventail de cours dans ce vaste domaine.

Force est de constater que, dans l'enseignement de la littérature québécoise, on doit presque toujours tenir compte du fait que la plupart des étudiants y seront initiés dans le cadre d'un programme d'études littéraires françaises. Ils auront alors spontanément tendance à comparer les œuvres québécoises avec des œuvres antérieures de l'Hexagone, comme si la littérature québécoise dérivait de la littérature française. Cela peut faire penser à l'éternel débat sur « l'arbre et la branche », mais il existe une autre raison, tout à fait valable, de parler des deux littératures ensemble, soit le caractère de plus en plus pluriculturel du Québec et le fait d'y trouver des écrivains des diverses expressions françaises du monde. Tout comme la France, le Québec, en tant que société moderne et développée, doit faire face à l'effondrement de sa vieille homogénéité (que l'on appelle gentiment « la France profonde » à Paris) et construire sa spécificité nationale sur de nouvelles assises. On ne saurait prétendre que les conditions dans lesquelles cette problématique se développe sont les mêmes dans les deux pays, mais les jalons d'un dialogue sur une nouvelle réalité commune sont désormais posés. Cet aspect de la culture québécoise actuelle et, plus précisément, son expression littéraire suscitent un intérêt certain aux États-Unis.

Il n'y a rien de surprenant à constater à quel point les cours de littérature qui sont donnés reflètent fidèlement les préoccupations de recherche des professeurs. Cela est le cas notamment lorsqu'on prend en compte le rôle joué par le mouvement féministe quant à l'accueil qui est réservé à la littérature québécoise et canadienne-française aux États-Unis. Les universitaires américaines se montrent à la fois éblouies et ravies par l'audace textuelle et revendicatrice des écrivaines québécoises. Si, en France, le mouvement féministe a engendré une réflexion critique qui se manifeste surtout dans des ouvrages de théorie et de philosophie, la réflexion parallèle au Québec se distingue par sa forme hybride, les genres s'entremêlant pour donner lieu à une *fiction-théorie* qui se reconnaît à son ironie, à son humour et surtout à un déchaînement linguistique conjugué à une désinvolture bien nord-américaine ! Un bon nombre d'articles, de monographies et de numéros spéciaux de revues sont consacrés à *l'écriture au féminin* et les chercheuses en *Women's*

Studies comptent parmi celles qui font les études les plus poussées sur le Québec.

Aux États-Unis, la critique littéraire, bien que dominée toujours par le poststructuralisme français, commence à s'ouvrir à d'autres paradigmes qui valorisent de nouveau l'histoire littéraire. La littérature québécoise, en raison de son *code switching*, de ses aspects carnavalesques et de ses formes hybrides, a déjà attiré l'attention de ceux qui s'adonnent à la déconstruction et aux études du postmodernisme. La problématique de l'articulation du sujet et de l'identité, bien représentée dans le corpus québécois, devient à son tour un axe privilégié de recherche. À ce titre d'ailleurs, l'idée reçue selon laquelle le Québec se trouve dans une situation unique grâce à ses doubles liens avec le Vieux Monde et avec le Nouveau Monde n'est pas à rejeter d'emblée.

Enfin, la réception de la littérature québécoise dans les universités américaines ne saurait échapper à deux facteurs d'ordre global : la crise généralisée des études littéraires aux États-Unis et la redéfinition du champ qui y est associé. La remise en question des vieux canons crée bien sûr une ouverture pour les littératures à diffusion restreinte. En même temps, il est fort possible que les œuvres soient assimilées directement aux débats qui se passent plutôt sur le plan théorique. C'est pourquoi, parallèlement à l'expansion du répertoire des cours en littérature francophone, plusieurs universitaires optent pour le *mainstreaming*, c'est-à-dire l'intégration des ouvrages québécois ou canadiens-français dans des corpus de cours qui sont organisés non plus selon l'origine nationale, ni selon la périodisation, ni même selon le genre, mais plutôt autour d'une préoccupation critique ou théorique.

L'ATTITUDE AMÉRICAINNE QUANT AUX AUTRES CULTURES

Enfin, il faut tenir compte du problème global de l'« incompréhension » américaine à l'égard des autres cultures. Sur ce point, le Québec n'est pas l'objet d'un traitement discriminatoire. Il n'y a pas plus d'intérêt aux États-Unis pour la vaste majorité des cultures du monde qu'il n'y en a pour celle du Québec. Cette situation pourrait bien jouer à l'avantage du Québec dans la mesure où le savant américain sera amené à voir dans la culture québécoise non pas l'expression d'une

altérité radicale ni celle d'une région exotique, mais plutôt une matrice de différences pertinentes sur un territoire voisin.

À ce titre, il faut reconnaître que les programmes qu'ont créés les gouvernements ont beaucoup fait pour encourager dans les établissements d'enseignement supérieur américains le développement d'une sensibilité aux aspirations culturelles et politiques des francophones de tout le continent. Il en est résulté une sympathie, voire une amitié durable. Cette sympathie et cette amitié sont cruciales et ne peuvent être remplacées par un « virage économique » de la part des stratèges gouvernementaux. Ceux-ci auraient tort de croire que la simple promotion des relations commerciales suffirait si on ne pouvait compter sur un milieu bien informé sur le Québec, capable de lui porter attention aussi bien en période faste qu'en période de crise. De même, les établissements d'enseignement supérieur au Québec ont tout intérêt à développer avec leurs homologues américains des programmes conjoints destinés à favoriser l'exploration de questions communes. Je parle non seulement de programmes d'échange, mais aussi de colloques conjoints au niveau des deuxième et troisième cycles, ainsi que de projets de recherche.

Enfin, les réseaux naissants d'une francophonie institutionnalisée, ainsi qu'ils ont été proposés à l'occasion des sommets internationaux, mettent de l'avant une nouvelle dimension du rayonnement culturel du Québec susceptible de provoquer un certain intérêt dans des domaines universitaires tels que les communications et les relations étrangères. Le Québec poursuit aujourd'hui, en concurrence avec la France, une relation de nature économique et technologique avec les pays du monde en voie de développement. Même s'il n'est pas aux prises avec un problème de mauvaise conscience colonialiste et même si sa politique est de ne pas favoriser l'usage du français dans ces pays au détriment des langues indigènes et nationales, il n'en reste pas moins que le Québec s'en distingue par le fait qu'il appartient au groupe des pays développés. Dans la mesure où les cours et les recherches sur la culture et la civilisation francophones pourront être réorientés pour tenir compte de cette perspective nouvelle, on aura reconnu un aspect à la fois

contemporain et fondamental de la culture francophone en Amérique du Nord.

*
* *
*

En conclusion, il me semble que la diffusion de la culture des francophones nord-américains dans les universités des États-Unis ne dépendra que partiellement des facteurs relevant des défis couramment posés à ces établissements en ce qui a trait à l'attention qu'ils portent aux questions multiculturelles. Bien sûr, l'étude du destin des minorités ethniques au Canada et aux États-Unis cadre parfaitement avec la démarche comparatiste actuellement favorisée pour l'étude de bien des aspects des relations canado-américaines. Mais il me paraît inévitable que la conjoncture politique jouera fortement dans la diffusion de ces cultures, à défaut de leur enracinement « canonique » dans les universités américaines. Il est incontestable que les aspirations politiques énoncées au cours des années 1970 ont été en grande partie responsables d'une prise de conscience plus nette des réalités québécoise *et* franco-américaine. De la même façon, à la suite de l'échec de l'Accord du lac Meech, nous avons pu observer un intérêt accru pour le Québec.

Soulevons un dernier élément de l'étude du Québec aux États-Unis, à savoir son caractère multiethnique ; car au-delà de la prise de conscience qu'il existe plusieurs variétés du français, le fait qu'on puisse maintenant séparer le terme *expression française* d'un présupposé ethnique pour donner au français le statut de *lingua franca* d'une nation définie sur le plan juridique permet de poser la question du *pluralisme*, ce qui porte un pouvoir de légitimation considérable aux États-Unis. Poser l'expérience unique de vivre en français en Amérique du Nord sans devoir recourir tout de suite aux *topoi* du *défi* et de la *résistance* n'est plus utopiste. Si l'on prend en considération le bouleversement des relations au sein des États multinationaux à travers le monde, on doit admettre que le cas du Québec est exemplaire par rapport à plusieurs de ces situations quant à sa volonté de conjuguer modernité et identité. Cet atout servira à la longue les intérêts de ceux et celles qui veulent voir mieux représentée dans les universités américaines toute la diversité francophone de l'Amérique du Nord.



Bibliographie

- Gill, Robert, et Jeanne Kissner (1990), *Plus ou moins : The State of Québec Studies in the United States, 1990*, Radford, Virginia, American Council for Québec Studies.
- LeBlanc, Robert G. (1985), « The Francophone « Conquest » of New England : Geopolitical Conceptions and Imperial Ambition of French-Canadian Nationalists in the Nineteenth Century », dans *The American Review of Canadian Studies*, 15, 3 (automne), p. 288-310.
- Schwartzwald, Robert (1987), « The French-Canadian Experience in New England », dans *The Massachusetts Review*, 28, 1 (printemps), p. 149-163.
- Shideler, Janet Lee (1991), « Traditionalism, Feminism, and Regionalism in the Work of Camille Lessard-Bissonnette, or « The Quiet Evolution » », thèse de doctorat, Amherst, University of Massachusetts.